



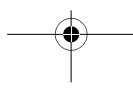
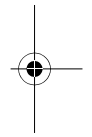
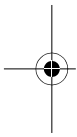
1 – JAMAIS GRANDIR

J'ai toujours su que j'avais un destin.

Ma vocation remonte à l'enfance. Depuis l'âge de 8 ans, j'ai voulu être jockey. Je n'ai pas souvenir de m'être inventé d'autres rêves de gosse. Dès que j'ai pu tenir assis sur un cheval, j'ai compris que c'était là ma véritable voie.

Mes copains rêvaient de foot, de courses automobiles ou d'exploits en avion. Pas moi. Je me suis parfois senti différent des autres parce qu'ils ne s'intéressaient pas à l'univers des chevaux, mais cela n'a jamais entamé ma détermination. Malgré leur incompréhension, leurs moqueries et leurs ricanements, j'ai toujours tenu bon. Je savais qu'un jour, ils me prendraient au sérieux.

Seulement, pour devenir jockey, il existe une condition impérative : il ne faut pas être trop grand. Grandir – ou plutôt, *trop* grandir – était ma hantise. À un âge où les parents guettent avec impatience les signes de croissance de leurs enfants, je ne pensais qu'à une chose : ne pas pousser trop vite. Je n'irai pas jusqu'à dire que grandir,





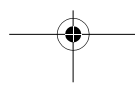
Christophe Soumillon

c'était mourir un peu. Mais de manière inconsciente, dans ma petite tête, il y avait sans doute de ça.

Tout était bon pour ralentir un développement trop rapide de mon corps. Sans rien dire à personne, bien entendu. Et surtout, sans en parler à mes parents. Ce n'était pas facile à assumer tous les jours. Ma détermination était plus forte que tout, mais les conséquences n'étaient pas toujours évidentes à vivre. Le regard des autres, ce regard cruel et sans pitié des copains peut être très lourd à porter. À cet âge, c'est encore la loi du plus fort qui s'impose. Et la loi du plus fort, c'est bien souvent la loi du plus grand. Malheur aux faibles, malheur aux petits.

J'avoue m'être parfois senti complexé à cause de ma taille. J'étais tiraillé entre deux sentiments. D'un côté, ne pas gagner trop de centimètres était essentiel pour atteindre le but que je m'étais fixé. De l'autre, je me sentais mis à l'écart à cause de ma petite taille. Et, pour un enfant, rien de pire que d'être rejeté par le groupe.

À ce moment-là, vers l'âge de 9 ou 10 ans, je jouais dans l'équipe de football du White Star, à Woluwe Saint-Lambert. Je me débrouillais plutôt bien balle aux pieds. Certains me faisaient pourtant comprendre que j'étais trop petit pour jouer au foot. Me charrier à cause de ma taille était devenu l'exercice favori dans le vestiaire. C'était non seulement méchant mais aussi stupide : on peut très bien être un grand joueur sans être pour autant un géant. Je ne disais rien, je serrais les poings, mais je contenais en moi un sentiment de colère et d'injustice.





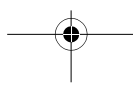
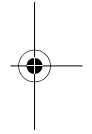
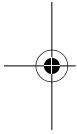
Jamais grandir

Je rentrais parfois de l'entraînement en pleurant. À force, j'ai fini par en parler. J'expliquais à mes parents que je ne supportais plus les remarques des autres. Ma mère s'en est inquiétée. Elle a pris une décision : il fallait m'emmener chez un spécialiste. Elle avait entendu parler d'un traitement miracle à base d'hormones de croissance. D'après elle, c'était peut-être la solution.

Et voilà comment je me suis retrouvé dans le cabinet d'un pédiatre, le professeur Maes. Ce jour-là a été décisif. Je crois bien que ma décision de devenir jockey en est sortie renforcée.

Le rendez-vous avait plutôt mal commencé. Quand j'ai retiré mes chaussures, ma mère a découvert que j'avais le bout des pieds tout blanc. Pas très rassurée, elle a demandé au médecin ce qui se passait. Celui-ci a très vite compris. L'explication était toute bête : mes pieds étaient tout simplement comprimés dans des baskets trop petites pour moi. Depuis plusieurs mois, sans rien dire, je gardais volontairement mes chaussures alors qu'elles n'étaient plus à ma pointure. J'avais mal, je souffrais le martyr certains jours, mais je tenais bon. Je m'étais persuadé que je réussis ainsi à bloquer mon processus de développement.

C'était une idée de gosse. Une idée un peu folle qui aurait même pu se révéler dangereuse. Là, ma mère a eu peur. Elle m'a fait promettre de ne plus recommencer. Mais le docteur Maes a tout de suite compris de quoi il retournait. Il s'est dit que pour en arriver à de telles extrémités, je devais être sacrément motivé.





Christophe Soumillon

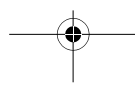
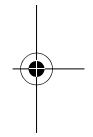
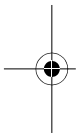
J'ai bien vu qu'il hésitait. Il s'est tourné vers elle en lui demandant si elle était vraiment décidée à m'imposer un traitement pour favoriser la croissance. Moi, je n'ai pas laissé passer l'occasion. J'ai compris que le moment était décisif. J'ai expliqué que je désirais par-dessus tout devenir jockey. Il n'était pas question de me faire prendre je ne sais combien de centimètres d'un seul coup, même si je devais continuer à endurer les vanes pas drôles des copains. Je n'avais pas envie de grandir : j'avais envie de réaliser mon rêve, j'avais envie de monter à cheval.

J'ai expliqué au docteur, j'ai supplié ma mère, j'ai fait comprendre que je serais le plus malheureux de la terre si on m'empêchait d'aller jusqu'au bout de mon idée.

J'ai sans doute été convaincant car nous sommes sortis du rendez-vous sans ordonnance. Mais ce jour-là, j'ai dû faire une promesse solennelle à ma mère. Si jamais je ne parvenais pas à être pris comme jockey, je suivrais des études de cuisine pour devenir chef.

Cette fois, je sentais bien que je n'avais plus le choix. Je devais aller jusqu'au bout.

Je me suis aussi fait une promesse à moi-même : plus tard, je serais jockey ou rien.



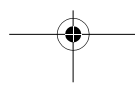
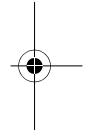
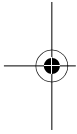


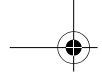
2 – UNE HISTOIRE BELGE

Je suis né en Belgique, à Schaerbeek, une petite commune wallonne des environs de Bruxelles. C'était le 4 juin 1981. Je ne m'y suis pas éternisé. Juste le temps pour ma mère d'accoucher et de rester quelques jours à la clinique avant de me ramener dans la capitale.

C'est à Bruxelles que j'ai grandi, dans ces quartiers verdoyants où flotte un petit air de campagne, à quelques minutes de voiture du centre. À Woluwe-Saint-Pierre, d'abord, où mes parents ont vécu pendant une année. Puis à Woluwe-Saint-Lambert, où je suis resté jusqu'à mes 13 ans. Ils se sont connus à Ostende, un jour où mon père a demandé à ma mère de lui couper les cheveux. Ils ont sympathisé, se sont plu et ont commencé à sortir ensemble.

Ils allaient souvent danser dans une boîte de Sterrebeek, l'Hof Ter Eide. Jean-Marc, mon père, était arrivé de France, où il est né en 1947 à Roubaix, quelques années plus tôt. Il avait quitté Maisons-Laffitte, où il avait suivi





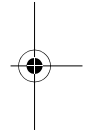
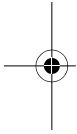
Christophe Soumillon

son apprentissage de jockey, pour venir s'installer en Belgique et poursuivre sa carrière. Ma mère, Karin, a dix ans de moins que lui. Lui est français, elle est belge.

Et moi aussi, je suis belge. J'ai beau figurer parmi les jockeys les plus en vue du monde des courses françaises, j'ai conservé ma nationalité d'origine. Je suis même toujours domicilié à Bruxelles, dans la maison de mes grands-parents. Ma mère a suivi la voie de ma grand-mère : à son tour, elle est devenue coiffeuse.

Si je n'ai jamais beaucoup connu les parents de mon père, qui vivent toujours dans le nord de la France, j'ai passé toute ma jeunesse avec la famille de ma mère. Il faut dire que nous habitons tous le même quartier. Nos appartements respectifs n'étaient séparés que par quelques centaines de mètres. Mes grands-parents maternels sont d'origine néerlandophone. Ils parlaient flamand entre eux mais ils ont pris soin d'élever leurs enfants en français, persuadés que la pratique du flamand allait peu à peu disparaître. Ils se sont trompés sur ce dernier point, mais cela a permis à tous leurs enfants de devenir parfaitement bilingues. Mon grand-père travaillait à la Sabena pendant que ma grand-mère tenait son salon rue Paul-Wemaere, pas très loin de la rue Jules-de-Trooz où mes parents ont vécu quelque temps.

J'ai toujours été proche de mes grands-parents, en particulier de ma grand-mère. Je me sentais très complice avec elle. Ils ont eu cinq enfants. C'est une famille très soudée et, en même temps, très ouverte sur l'extérieur. Chez eux, l'ambiance était à la bonne franquette. Tous





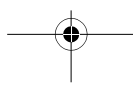
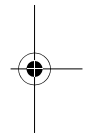
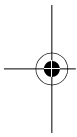
Une histoire belge

leurs enfants se fréquentaient sans faire de manières. La porte était toujours ouverte, chacun était le bienvenu et pouvait passer à n'importe quel moment.

Parmi mes quatre oncles et tantes, j'étais très lié à ma tante Dominique, la sœur cadette de ma mère. Dominique, c'est la maman de Wesley et de Kevin, mes deux cousins. En fait de cousins, je pourrais tout aussi bien parler de fratrie : j'ai grandi avec eux comme si j'avais été leur grand frère. Tous les trucs à ne pas faire qui nous passaient par la tête, nous les faisons ensemble. Je me rappelle encore ce jour où, avec Kevin, nous avons couru comme des malades pour échapper à un paysan furieux. Le type nous poursuivait en brandissant sa fourche et en menaçant de nous faire la peau, tout ça parce que nous avions eu le malheur de couper par son champ lors d'une balade à poney.

Wesley est né trois ans après moi, en 1984. Kevin l'a suivi trois ans plus tard. C'est bien simple, je ne faisais rien sans eux. L'été, je partais en Espagne avec ma mère, ma sœur et mon frère, dans un club de vacances d'Andalousie. L'hiver, j'allais faire du ski avec Michèle, la sœur aînée de ma mère qui est aussi ma marraine. Pour les autres congés scolaires, ma tante Dominique nous emmenait parfois avec elle sur les bords de la Mer du Nord, du côté d'Ostende et de Knokke-le-Zoute. Le reste de l'année, nous allions faire du vélo ou du patin, le mercredi et le week-end, dans les grandes allées du parc de Woluwe.

J'étais plutôt du genre actif. Je ne tenais pas en place. Il fallait que ça bouge, que je me dépense, il me fallait de





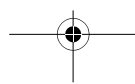
Christophe Soumillon

l'action. Wesley et Kevin avaient aussi un tempérament remuant, ce qui n'était pas de tout repos pour ma tante. Elle disait souvent qu'elle n'avait pas deux enfants, mais quatre. Avec ma petite sœur, Caroline, née deux ans après moi, nous étions souvent fourrés chez elle. À cause de son travail, ma mère n'avait guère de temps pour s'occuper de nous. Un jour, sans rien demander à personne, j'ai pris ma sœur par la main. Je devais avoir 5 ans, pas plus. Nous sommes partis tous les deux à pied en direction de l'appartement de ma tante, situé à une centaine de mètres de chez nous. J'ai sonné à sa porte. J'étais très fier de moi. Quand elle a ouvert, elle a fait une drôle de tête en nous voyant. Moi, le plus tranquillement du monde, je lui ai juste dit :

« Bonjour, Tatie. On vient jouer avec Wesley et Kevin. »

En découvrant ces deux gamins devant chez elle, elle a failli avoir une attaque ! Jamais elle n'aurait autorisé ses enfants à prendre le bus ou le tram sans les accompagner. Ce jour-là, elle s'est dit que sa sœur était complètement folle de nous donner autant de liberté. Même moi, aujourd'hui, je ne laisserais pas ma fille aussi libre que je l'étais...

Mais quand j'y repense, je me dis que j'y ai gagné un vrai sens de l'autonomie. Très tôt, j'ai été habitué à me débrouiller tout seul, à voyager en bus ou en tram comme les grands, à prendre des décisions sans demander à chaque fois l'autorisation aux adultes. Et quelques années plus tard, quand j'ai quitté ma famille pour aller vivre en France, à l'école des jockeys, le choc a sûrement été moins





Une histoire belge

dur à encaisser. Je me suis retrouvé isolé dans un environnement quotidien difficile, mais j'avais depuis longtemps pris l'habitude de ne compter que sur moi.

Tout petit, sans même m'en rendre compte, je me suis forgé un caractère et une personnalité qui m'ont ensuite beaucoup servi dans mon métier.

